

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rééditions

Réjean Beaudoin

Volume 30, Number 1 (175), February 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31530ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1988). Review of [Rééditions]. *Liberté*, 30(1), 61–68.

RÉJEAN BEAUDOIN

Rééditions

*Là-bas, c'était l'Ouest. Sa vie à elle, ce serait l'Est. Une ville divisée en deux, et au milieu, la Montagne, sa croix géante tournée vers l'Est pour rappeler aux petites gens que leur espoir est dans l'au-delà.*¹

1. Roger Viau,
*Au milieu,
la montagne*,
Montréal,
Les Herbes
Rouges,
coll. «Typo»,
1987, p. 71.

Nous n'avons pas beaucoup de romans sur la crise des années trente. De nombreuses œuvres portent l'influence de son contexte, mais un tableau détaillé de la misère, du climat social, de l'état des esprits, cela n'est pas évident. La lacune, pourtant, n'est pas apparente, sans doute parce que nous confondons ces années de vaches maigres avec l'atmosphère étouffante des premiers romans de la ville, au moment de l'après-guerre, qui s'inscrivent sur le même fond de détresse généralisée. Il était donc fatal qu'un roman, même très bon, consacré à cette période, soit condamné à l'oubli, puisqu'en ce qui concerne le renouvellement du roman québécois, l'histoire littéraire avait décidé que le virage avait eu lieu pendant la seconde guerre mondiale plutôt qu'après la grande dépression de 1929. L'histoire littéraire, comme l'autre, fait souvent des victimes, mais plus que les individus, les œuvres sont capables de ressusciter. C'est du moins une possibilité d'explication de la réédition d'*Au milieu, la montagne*, de

Roger Viau, que la coquette collection «Typo» vient de remettre en circulation, trente-six ans après sa parution, avec une préface de Jean-Yves Soucy.

L'action se déroule de 1927 à 1935, au sein de la famille Malo, dans l'est de Montréal. Le père, Florian, «était un faux ambitieux, trop fier pour admettre qu'il s'accommodait de sa petite vie» (p. 49). Les malheurs qui s'abattent l'un après l'autre sur le dénuement des pauvres gens, semblent obéir à la fatalité d'un cycle naturel qui ramène le chômage et le froid des hivers après l'insouciance estivale des emplois saisonniers. Cette alternance n'est pas seulement supportable, elle nourrit le rêve chimérique d'une restauration imminente qui paraît à portée de la main: «Je serai pas toujours malchanceux, dit Florian.» (p. 84) Briqueleur de son métier, fier comme un ancien artisan, notre homme caresse le projet de partir à son compte chaque fois qu'il se découvre à la merci d'un employeur moins soucieux des règles de l'art que de la rentabilité à court terme; mais au cours du long hiver rigoureux, il oublie bien vite ses nobles scrupules pour, dès le retour du printemps, courir offrir ses services au premier entrepreneur. Sans en avoir jamais médité les principes, Florian Malo découvre les vertus du capitalisme, au mauvais bout de la chaîne de production. Son seul recours est l'illusion de pouvoir s'arracher à sa condition en s'appuyant sur sa seule dignité: il refusera toujours de recevoir l'assistance publique pour éviter de déclarer publiquement sa pauvreté. Les «pauvres», même au plus fort de la crise, alors qu'ils deviennent l'immense majorité, resteront toujours étrangers à l'image qu'il se fait de lui-même, bien qu'il soit parmi les plus démunis d'entre eux.

2. Viau écrit:
«Donat les
avait quittés, et
Florian en était
rendu à le
manquer.»
(p. 275); ou
encore: «(...)»
ton père te
donnait tout ce
que tu avais

Autour de ce personnage pathétique, qui se dresse dérisoirement contre un univers insensible, il y a la famille bien sûr, et partout la ville. Florian Malo

besoin.» (p. 278); et une image comme celle-ci n'est pas du meilleur effet: «Une cascade de mentons arrosait un cou de bœuf. Et quelle poitrine!» (p. 253) Le manuscrit n'a pas été nettoyé. Il faut dire que la besogne aurait été rude, mais la réédition n'en fournissait-elle pas l'occasion? La notice biographique qui accompagne son roman, m'apprend que Roger Viau est décédé en mars 1986, sans doute avant la préparation de cette nouvelle édition qu'il n'a, par conséquent, pas pu réviser. Il me semble quand même que c'est le travail d'un éditeur de convaincre le(s) détenteur(s) des droits de propriété du texte des corrections indispensables à y apporter.

est un être isolé. Il l'est d'abord par les siens qui — on les comprend facilement — n'arrivent plus à partager ses espoirs insensés. Parvient-il à retrouver de justesse un emploi à l'avenir incertain qu'il dépense aussitôt sa première paye en prodigalités domestiques pour racheter l'estime de sa femme et de ses enfants. Excédé de voir ensuite sa générosité mal payée de retour, il éclate dans des colères à la mesure de son impuissance et de son aliénation. Après l'effondrement de la bourse en octobre 1929, Florian s'enlise dans le chômage chronique, comme des milliers de ses semblables, et sa famille survit dans la plus sordide promiscuité. Le drame du père va croissant à mesure qu'il dépend de plus en plus complètement de sa femme et de ses filles pour assurer la subsistance commune. Le romancier étudie de près les symptômes de l'humiliation. Il y a, par exemple, un monologue intérieur de l'homme en camisole sur le balcon, qui rejoint presque Beckett. C'est certainement une grande page de notre littérature. Et le livre en contient d'autres, d'une vérité renversante, d'une puissante originalité. Il renferme aussi des lourdeurs de style, des incorrections de langue et des maladroites de procédés². Le narrateur, par exemple, adore préférer des généralités en guise d'explication ou de commentaire de certains épisodes. Ces laborieuses dissertations font considérablement vieillir le roman et en ralentissent la narration, qui sait, par ailleurs, tenir le lecteur en haleine dans ses meilleures pages.

L'un des personnages les plus réussis d'*Au milieu, la montagne* est une adolescente, Jacqueline, la fille de Florian. Les autres enfants sont des ombres qui s'agitent vaguement, comme ses frères, Yvon et Jean-Paul, ou qui languissent entre la maladie et la mort, comme Jeannette et Midas. La mère, Aurélie, n'est pratiquement qu'une figurante ou une machine à débiter des clichés. La vitalité et l'intelligence de

Jacqueline concentrent toute l'énergie de son milieu anémique. La fille est belle, douée et a le diable au corps. Elle devient à treize ans l'unique soutien de sa famille, après avoir laissé des études qui lui promettaient un meilleur sort. N'importe, elle avait besoin de cette rude initiation pour affirmer le peu d'indépendance que la vie lui permet. C'est elle qui découvre — vérité fondamentale — que la ville est divisée par ce mont frontalier, irruption de l'histoire dans le tissu social, témoin de la fracture de l'espace urbain. Les autres membres de la famille ne semblent pas soupçonner l'ordre inscrit dans la géographie des lieux. Entre leur taudis et la rue où ils errent sans motif avoué, s'étend l'insignifiance opaque, marge remplie d'accidents où la misère sert de prélude à la mort. Jacqueline n'échappera pas au destin de son milieu, mais au moins ira-t-elle en interroger la loi pour enfin comprendre — et le lecteur avec elle — l'immoralité de son fondement. L'échec de la jeune héroïne accuse la bourgeoisie canadienne-française qui interdit la mobilité sociale et économique pour décréter, de sa seule autorité et par un réflexe d'insécurité pathologique, une infranchissable ligne de partage entre le «peuple» et sa position privilégiée, trahissant du coup sa propre aliénation.

L'histoire de Jacqueline, qui se développe d'abord sur le mode de l'apprentissage sentimental, se termine par la désillusion la plus totale, dénouement qui rejoint ainsi la morale de son milieu. L'amour agit ici comme révélateur des clivages sociaux. «Elle avançait, petite dans un vaste monde, un monde sans lumière, sans pitié, sans un être aimé et qui aime.» (p. 301) Cette rentrée dans l'ombre est lourde d'accusation. On songe à Donalda, à Florentine, à tous ces visages un instant rayonnants d'un épanouissement virtuel qu'on aura fait avorter dans la foule anonyme des condamnés.

* * *

Qu'y a-t-il de commun entre *Au milieu, la montagne* de Roger Viau, *Meurtres à blanc* de Yolande Villemaire, *Sortie d'elle(s) mutante* de Germaine Beaulieu et *Le Plat de lentilles* de Madeleine Ouellette-Michalska? Évidemment pas grand-chose, à part le fait que tous ces titres viennent d'être réédités. Cela m'amène à me demander ce qui vaut à un roman la chance de se voir offrir une seconde carrière en librairie. Quand le nom de l'auteur(e) ne répond pas de lui-même à la question, une préface y supplée, déployant sa caution institutionnelle au-dessus de l'œuvre. Ainsi, selon Jean-Yves Soucy, le roman de Roger Viau méritait de retrouver une autre génération de lecteurs parce que c'est «un très bon roman», qu'«il occupe une place importante dans l'évolution de la littérature du Québec» et qu'«il ne date pas». Outre que le dernier point n'est pas le plus convaincant, il y aurait encore beaucoup à débattre pour établir les deux premiers. Plus intéressantes sont les raisons que fournit le préfacier au peu d'attention suscité par le livre après sa parution (en 1951), alors que ceux de Lemelin et de Gabrielle Roy, qui le précèdent de peu et lui sont comparables sous plusieurs rapports, ont été rapidement consacrés. Et Soucy d'expliquer que Viau est un bourgeois (président du conseil d'administration de la biscuiterie du même nom) qui écrit sur le peuple, à la différence des écrivains ci-haut mentionnés qui en sont issus. Résultat: l'auteur d'*Au milieu, la montagne* traite les pauvres gens sans complaisance et la bourgeoisie sans ménagements, au point de tracer un portrait de classe de ses semblables que l'institution littéraire de l'époque (composée de bourgeois et de parvenus) ne pouvait recevoir. Bref, l'œuvre a été écartée parce que l'élite cultivée avait jugé son auteur «traître à sa classe». Et voilà où la

réédition touche à la vertueuse entreprise du redresseur de tort, ce qui n'est pas en soi un sot métier. Autre institution, autre jugement. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. J'accorderais sans discuter que le texte est loin d'être sans intérêt et qu'il méritait amplement d'être redonné au public. Mais en faire le chef-d'œuvre assassiné d'un sombre complot enfin démasqué était-il vraiment indispensable à une opération aussi légitime que de réimprimer un texte oublié? Et quant à déclarer qu'*Au milieu, la montagne* est un roman moderne par sa «mise en lumière de la condition de la femme» et sa transcription «du langage populaire et de mots anglais», aussi bien accorder tout de go un prix de modernité aux *Anciens Canadiens* ou à *Angéline de Montbrun*...

3. Yolande Villemaire, *Meurtres à blanc*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. «Typo», 1987, 125 pages.

* * *

4. «La vie s'est remise à bourdonner mais je reste au point mort.» (p. 53) «Le monde a changé de visage. Tout bascule aux couleurs de ma paranoïa délirante.» (p. 64) Mais il y a aussi des accents délicieux et plus villemairiens: «Demain, je serai à nouveau belle et heureuse comme dans les annonces de 7-up.» (p. 88)

Il y a treize ans, Yolande Villemaire publiait son premier roman, *Meurtres à blanc*, récemment réédité³. L'intrigue est un peu alambiquée et court sur deux pistes parallèles, avec points de croisement, dédoublements, mises en abyme, miroirs et j'en passe. Disons, pour aller rapidement, qu'il y a une filière nord-américaine et une filière marocaine, dont les deux héroïnes sont sœurs, mais ignorent réciproquement la vraie vie de l'autre en s'employant à l'écrire pour mieux l'inventer. Il est impossible de ne pas détecter l'influence un peu agaçante d'Aquin dans la structure et dans certains tics d'écriture⁴, à cette différence près, bien sûr, que les protagonistes sont ici des super-femmes qui circulent aimablement dans les mailles serrées d'un vaste réseau d'espionnage dont les desseins échappent aux intéressées comme au plus vigilant des lecteurs. Si l'aventure est cousue de fil blanc, comme le suggère le titre, c'est de la blancheur gratuite du crime qu'il s'agit, fausse transparence qui

s'avère plutôt grosse du nœud de la question que le regard y scrute malicieusement: «Je tournoie dans le vide en essayant de trouver une ligne nette, d'y voir un fil conducteur. Mais tout reste blanc: rien ne se relie. Tout est tragiquement impossible à relier à quoi que ce soit. Je suis dans le blanc total.» (p. 47) Entre le banc défait de ce «signe de piste délirant» et le rose liant de *La Vie en prose*, il fallait permettre au lecteur de refaire le joint manquant.

* * *

Madeleine Ouellette-Michalska possède une écriture ferme, claire et précise qu'elle s'applique à mettre, par tous les moyens, au service de la pensée chaotique qui brandit une mixture idéologique aux vagues teintes modernes et féministes en guise de coup de grâce au détestable patriarcat. À part cette douce manie, qui sévit en d'autres lieux, sa prose est tout à fait délicieuse à lire. Au moins les motifs de la réédition dans ce cas sont-ils tout à faits limpides, ce qui n'empêche pas Gérard Gaudet d'en remettre dans la préface à son *Plat de lentilles*⁵ et de coiffer un petit roman aux intentions très explicites d'un manifeste lourd et amphigourique, mais qui servira probablement la cause, puisqu'un curieux dogme de la doctrine en question veut que «Contre la pensée de l'Un, on affirme(e) les voies multiples, insolentes, inachevées du désir et de la pensée»⁶.

Nadine, femme de Paul, peintre et narratrice de sa propre aventure, découvre la terre, le soleil, la mémoire et surtout son corps, principe et fin de l'histoire intersticielle qui se joue entre la création et la procréation. Conquérant sa propre existence en produisant son langage au lieu de reproduire l'aliénation d'une parole archaïque et voilée par la ruse amoureuse, l'héroïne traverse les ténèbres terrestres de son

5. Madeleine Ouellette-Michalska, *Le Plat de lentilles*, Montréal, L'Hexagone, coll. «Typo», 1987, 153 pages.

6. Gérard Gaudet, Préface au *Plat de lentilles* de Madeleine Ouellette-Michalska, p. 10.

corps exproprié pour déboucher sur la lumière tardive de sa naissance et le don d'un corps régénéré. C'est un livre honnête, mais dont tous les éléments sont devenus la matière d'une bonne moitié de la production littéraire courante issue d'un discours qui prolifère pour ne pas s'avouer qu'il est devenu dominant, au moins dans l'espace symbolique de la fiction. C'est donc à l'affirmation inflationnaire de ce discours que ce texte doit d'être réédité. Deux cents autres récits de la même mouture paraissent tous les cinq ans, qui sombreront dans l'oubli. Pourquoi celui-là? Parce que c'est «une traversée des codes» et «une œuvre incontournable», répond placidement la préface de Gérald Gaudet. Parce que l'auteure, omniprésente et légitimée par l'institution, a accumulé suffisamment de «capital symbolique» pour assurer la caution souhaitée à la cause, pensé-je à part moi.

* * *

7. Dans la même collection, *Les Montréalais* d'Andrée Maillet et *La Femme de sable* de Madeleine Ouellette-Michalska, deux remarquables recueils de nouvelles dont la remise en circulation s'imposait.

La collection «Typo», d'une très belle facture matérielle, nous redonne tous ces textes en format de poche, et encore bien d'autres dont j'aurais voulu parler, mais que le manque d'espace m'empêche ici d'analyser⁷. Il est évidemment souhaitable et même normal que la réédition corrige et pondère l'effet frénétique du marché qui n'accorde à un livre que quelques semaines de visibilité en librairie. Il serait naïf toutefois de penser que cette correction s'effectue seulement «au mérite». Il arrive même que l'opération accentue la tendance aberrante du marché. Il serait sans doute plus naïf encore de s'en offusquer...